
LOTTE & SØREN
HAMMER
HEIDI CHÉRIE
roman traduit du danois par Frédéric Fourreau
actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La petite Ida était en train de jouer à l'extérieur lorsqu'elle a disparu. Peu de temps après, elle est retrouvée étranglée au fond d'une cage d'ascenseur. Les autorités danoises sont sous le choc. D'autant qu'Ida était aussi la petite-fille du directeur adjoint de la police nationale.

Quelques jours plus tard, c'est au tour de deux adolescents, eux aussi fille et fils de policiers, de disparaître. Quelqu'un semble en vouloir aux forces de l'ordre. Mais qui ? Et pour quelle raison ? Le chef de la Criminelle, Konrad Simonsen, tente d'endiguer la paranoïa qui gagne ses équipes. Car, outre arrêter le coupable, tous ont une priorité : mettre leur famille à l'abri.

La tension monte encore d'un cran lorsque l'adolescente enlevée apparaît sur leurs écrans d'ordinateur, enfermée dans un caisson en verre. Pendant vingt-quatre heures, chaque fois qu'une voiture de police ou qu'un membre des forces de l'ordre se montrera dans les rues de Copenhague, une dose d'eau sera automatiquement versée dans le caisson. Jusqu'à la noyade…

Le duo d'auteurs, Hammer & Hammer, frappe encore très fort et revient avec un nouvel opus au scénario implacable.

HEIDI CHÉRIE

“Actes noirs”

LOTTE ET SØREN HAMMER

Lotte et Søren Hammer sont frère et sœur. Après Morte la bête *(2011),* Le Prix à payer *(2012),* Le Cercle des cœurs solitaires *(2013),* La Fille dans le marais de Satan *(2018)* et Le Polonais fou *(2022),* Heidi chérie *est le sixième volet des enquêtes de Konrad Simonsen et de son équipe à paraître en Actes noirs.*

DES MÊMES AUTEURS

MORTE LA BÊTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 60.
LE PRIX À PAYER, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 98.
LE CERCLE DES CŒURS SOLITAIRES, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 135.
LA FILLE DANS LE MARAIS DE SATAN, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 250.
LE POLONAIS FOU, Actes Sud, 2022 ; Babel noir n° 303.

Ouvrage traduit avec le concours du Danish Arts Foundation

Danish Arts Foundation

Titre original :
Elskede Heidi
Éditeur original :
Gyldendal, Copenhague
© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen, 2015

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française

Photographie de couverture : © Lani Pomales / Arcangel images, 2024

ISBN 978-2-330-19117-7

LOTTE ET SØREN HAMMER

Heidi chérie

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

Ni les citoyens, ni les sociétés, ni les politiciens élus par le peuple n'ont conscience de l'ampleur de la surveillance dont ils font l'objet.

Jacob Mchangama

1

Le crocodile rampait dans l'herbe, montrant les dents et grognant, tandis que les enfants reculaient et émettaient des cris joyeux. C'était un bon jeu, dangereux mais amusant, et, maintenant, c'était le meilleur moment : le crocodile gisait, mort, totalement immobile, les yeux fermés. On pouvait l'approcher, de plus en plus près, sans qu'il ne réagisse, le toucher, d'abord avec une botte, avec une main, puis avec les deux. Soudain, le crocodile se réveilla et se jeta sur les enfants les plus près, qui n'échappèrent que de justesse à ses mâchoires. Ils poussèrent des hurlements et s'enfuirent. Pour le plus jeune d'entre eux, c'en fut trop, et il se mit à pleurer. Kasper Sonne se leva, brossa la neige sur ses vêtements et prit le petit dans ses bras. Il n'y a pas de crocodile, c'était juste pour rire. "Tu as ta tétine, Lucas ?" Ensemble, ils la retrouvèrent dans la poche de la combinaison du garçon, et il cessa de pleurer. "Allez vous asseoir, les enfants, c'est bientôt l'heure du goûter." Les enfants s'exécutèrent aussitôt. Le goûter. C'était un mot magique. Il reposa Lucas par terre, et le petit garçon rejoignit les autres, toujours avec sa tétine dans la bouche.

Kasper Sonne leva les yeux et scruta le ciel gris pâle chargé de nuages lourds qui dérivaient au-dessus des arbres noirs et dénudés de la forêt. Par moments, il tombait un peu de neige glacée, mais pas beaucoup, juste assez pour donner un aspect blanc à la prairie jaunâtre qui s'étendait devant eux. C'était le mois de février et le soleil était encore faible, et il se dit qu'il était pressé que le printemps arrive, cela rendrait son travail encore plus agréable qu'il ne l'était déjà. À condition qu'ils

le gardent, ce qu'il espérait de tout son cœur. Il était content de sa nouvelle existence, content de gagner sa vie de manière honnête, et content de sa copine qui, comme lui, avait tourné le dos à son passé. Puis il repensa à la panne de réveil qu'il avait eue le matin même, la deuxième depuis le début de l'année. Il agita la main avec agacement, comme s'il voulait balayer cette pensée. Se lever tôt, c'était ce qu'il y avait de plus dur dans ce travail. En revanche, il ne s'était pas fait porter malade une seule fois au cours des trois mois depuis qu'on l'avait embauché, et ça, ça devait bien compter aussi.

Les enfants étaient assis sur des bancs, à une longue table en bois, juste devant le chalet. On leur avait apporté des plats de bâtonnets de carottes et de concombre que la puéricultrice était occupée à verser dans des gobelets en plastique, tandis que Kasper Sonne faisait le tour des enfants pour leur servir de l'eau. Une fois la distribution terminée, la puéricultrice donna le départ, c'était son privilège. Les enfants devaient attendre son signal avant de commencer à manger, c'était la règle. C'était une femme qui approchait de la cinquantaine, avec les traits fatigués et aussi une tendance à la paresse, estimait Kasper Sonne. Ses pauses cigarettes, derrière le chalet, étaient un peu trop nombreuses à son goût, mais en dehors de cela, elle était sympathique. Les enfants et lui l'observèrent lorsqu'elle promena son regard autour de la table, d'abord une fois, puis une deuxième et une troisième. Elle se tourna vers Kasper Sonne.

— Dis-moi, où est Ida ? Elle n'était pas avec toi ?

— Si… il me semble.

La puéricultrice réagit promptement. Elle se mit à regarder sous la table, puis elle envoya Kasper Sonne vérifier dans et autour du chalet. Ce fut vite fait. Lorsqu'il revint, il la trouva debout sur la table, en train de scruter les environs. Elle l'interrogea du regard. Il lui répondit en secouant la tête et monta à son tour sur la table. La puéricultrice lui demanda :

— Elle a une combinaison rose, c'est bien ça ?

Kasper Sonne confirma, oui, c'était bien ça. Il eut beau regarder, encore et encore, il ne voyait que du noir et du blanc, rien de rose. La puéricultrice fut prise d'une violente quinte

de toux et dut, pendant quelques instants, se recroqueviller et se concentrer sur elle-même. Quand elle fut de nouveau prête, elle se remit à scruter les alentours, mais finit par renoncer et descendit de la table. Luttant pour que sa panique ne transperce pas dans sa voix, elle demanda aux deux fillettes avec qui Ida avait l'habitude de jouer.

— Emme et Julie, vous savez où est Ida ?

Les gamines se regardèrent, puis l'une d'elles répondit d'une voix prudente, comme si elle avait fait une bêtise :

— Ida est partie, il fallait qu'elle rentre chez sa maman.

— Sa maman est venue la chercher ?

— Non, c'est le monsieur. Sa maman était dans la forêt, le monsieur l'a emmenée, ils sont partis la retrouver.

— Tu te souviens d'autre chose, Emma ? Réfléchis, c'est très important.

Emma réfléchit, puis elle dit :

— Non, rien d'autre. On peut manger, maintenant ?

2

La préfète de police Gurli Iversen traversa le couloir de la préfecture en courant, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Une fois arrivée au bureau du chef de la Criminelle Konrad Simonsen, elle ouvrit brusquement la porte et se précipita à l'intérieur sans frapper. Cela lui arrivait rarement, elle qui se comportait d'ordinaire avec le plus grand sérieux.

Elle trouva Konrad Simonsen assis à son bureau, devant lequel se tenait son épouse, Nathalie von Rosen, que tout le monde surnommait la Comtesse. C'était un homme de soixante-deux ans, grand, à moitié dégarni, avec un visage lourd et empreint d'une autorité naturelle et des sourcils noirs et broussailleux. Elle avait environ dix ans de moins, élégamment vêtue, avec des cheveux blonds coupés court. Ils avaient discuté de leurs vacances, un sujet récurrent avant chaque congé. Comme d'habitude, il serait volontiers resté chez eux, dans leur maison de Søllerød, à se reposer et à partager des bières avec le voisin à travers la haie. Elle voulait aller dans le Sud de la France. Ils regardèrent tous les deux d'un air surpris vers la porte lorsque leur supérieure fit irruption dans la pièce. La préfète, essoufflée, leur annonça :

— Une fillette de maternelle a été enlevée à Kokkedal. C'est arrivé là, il y a deux heures, et les deux parents sont des collègues de Glostrup, mais il y a pire : le grand-père maternel de la petite n'est autre que Hans Gunnarsen, le directeur adjoint de la police nationale.

La Comtesse approcha une chaise de la préfète. *Assieds-toi*. Elle la prit par les épaules et la força à s'asseoir. La préfète prit

une profonde inspiration et se détendit légèrement. Puis elle regarda Konrad Simonsen et dit :

— La fillette a quatre ans. Elle est scolarisée dans un jardin d'enfants d'Østerbro, et les chiens ont perdu sa piste. Je suis venue te demander de bien vouloir te charger de l'affaire, c'est ce que tout le monde souhaite.

Konrad Simonsen se leva. Cela lui faisait bizarre d'être assis derrière son bureau tandis que la préfète était assise devant. Il alla se poster à sa place habituelle près de la fenêtre, la main en appui sur le rebord.

— Comment cette gamine peut-elle à la fois aller au jardin d'enfants d'Østerbro et à Kokkedal ?

— Tous les jours, on sort les enfants de la ville et on les conduit dans une forêt à Kokkedal. Enfin, pas tout à fait à Kokkedal, mais à côté. J'ai oublié le nom de cette forêt… à supposer qu'on me l'ait indiqué… mais… mais je ne crois pas. Si, ça me revient, elle s'appelle Stasevang, pas la forêt de Stasevang, juste Stasevang, et le nom du jardin d'enfants, c'est Thorvald.

La Comtesse adressa un regard implorant à celui qui était à la fois son époux et son supérieur, il serait peut-être sage qu'il accepte cette affaire. La préfète l'avait souvent aidé. Konrad Simonsen évita son regard et dit :

— La police du Zealand du Nord peut parfaitement s'en charger. Ils ne sont pas moins compétents que nous.

Il résista à la tentation de lui rappeler qu'il était le chef de la Criminelle, et qu'elle se trouvait dans les locaux de cette brigade, laquelle n'avait pas vocation à enquêter sur des disparitions d'enfants. Elle balaya sa réponse comme si ce n'était qu'un détail.

— Tu pourras bien sûr utiliser la police locale, tout ce que tu voudras tu l'auras. Ce n'est pas un problème. Mais Hans… enfin, le directeur adjoint de la police nationale, est dans tous ses états, le pauvre homme, et il veut que ce soit toi et personne d'autre, et je lui ai promis que tu te chargerais de l'affaire, comme je te l'ai déjà dit, tout le monde est d'accord…

Konrad Simonsen regarda la Comtesse et haussa les épaules. Elle connaissait suffisamment son époux pour savoir qu'il

acceptait. Puis elle posa une main sur l'épaule de la préfète. Cela eut pour effet d'interrompre aussitôt son flot de paroles. Elle leva les yeux d'un air reconnaissant, comme si elle n'avait pas été en mesure de s'arrêter d'elle-même. La Comtesse dit d'une voix calme :

— Retourne dans ton bureau et veille à ce que quelqu'un qui est au courant de ce qui s'est passé contacte Simon. Ensuite, appelle la police du Zealand du Nord et explique-leur pourquoi nous allons reprendre l'affaire, car il n'y a aucune raison objective à ça, si ce n'est que la direction générale de la police et leur secrétariat se considèrent manifestement comme *tout le monde*.

La préfète se leva.

— Je ne l'oublierai pas, Simon. Je sais parfaitement qu'ils ne t'ont pas toujours bien traité, mais je peux t'assurer que…

Konrad Simonsen l'interrompit d'un geste de la main qui signifiait *Arrête avec ça*, et lui ouvrit la porte.

— Je veux recevoir cet appel d'ici dix minutes, c'est ta priorité absolue, alors dépêche-toi.

Elle repartit au pas de course, comme si elle venait de se prendre une décharge électrique. *Oui, oui, je me dépêche. Tu peux compter sur moi, je suis au courant pour la fameuse règle des vingt-quatre heures*. Il la regarda s'éloigner en se disant qu'il l'aimait bien, décidément. Et aussi que sa connaissance concrète du travail de la police était scandaleusement mauvaise. Comme chez la plupart des autres hauts dirigeants de la police.

La préfète tint parole. Peu après son départ, Konrad Simonsen reçut un coup de fil et eut droit à un rapport précis sur ce qui était sur le point de devenir son affaire. Après avoir raccroché, il expliqua à la Comtesse comment, où et quand la fillette avait disparu. Ce qui ne lui prit guère de temps. Il poursuivit :

— Ils sont toujours en train de la chercher. Tu vas te rendre à Stasevang sur-le-champ. Prends le commandement des opérations si nécessaire. J'enverrai Arne te relever plus

tard, ensuite tu te concentreras sur le signalement de la fillette, à quoi elle ressemble, les vêtements qu'elle portait, etc. Je suppose que ce travail est déjà en cours, mais je voudrais que tu te charges des journalistes. Je vais parler à notre service de presse et leur demander de solliciter leurs contacts. Plus on aura de couverture médiatique, mieux ce sera, et en particulier en prime time, ce soir. Mais évite de préciser que ses parents sont des collègues, et encore plus qui est son grand-père. Ça ne nous aidera en rien, au contraire. Après ça, tu te rendras chez les parents de la fillette, et demain, si on ne l'a toujours pas retrouvée, tu veilleras à ce que ses deux copines soient interrogées… enfin, qu'elles soient entendues, je veux dire. N'hésite pas à faire appel à un de ces pédopsychiatres, si tu le juges utile.

La Comtesse appréciait qu'il prenne les choses en main et organise son travail de cette manière, même si elle prenait soin de ne pas le lui montrer. Ça lui rappelait l'ancien temps, d'avant leur mariage, quand elle l'avait connu. Elle dit :

— Tu n'as pas oublié que c'est l'anniversaire d'Arne, aujourd'hui ?

Arne Pedersen était l'adjoint et le bras droit de Konrad Simonsen. Quelques mois plus tôt, il avait divorcé et emménagé avec une jeune femme dans un appartement de Brøndbyøster. Simonsen savait qu'elle avait organisé une grande fête-surprise pour ses quarante-quatre ans le jour même. Il l'avait d'abord appris par sa propre fille, Anna Mia, qui était co-organisatrice, et qui lui avait gaiement dévoilé toutes les choses excitantes qui étaient prévues. Lui-même et la Comtesse étaient censés participer à la fête.

Il secoua la tête, comme si un insecte volait autour de lui.

— On ne ferait pas mieux de se concentrer sur Ida ? Tu as des questions ?

Elle n'en avait pas, aussi se mit-elle en route.

Une demi-heure plus tard, Arne Pedersen entra dans le bureau de Konrad Simonsen. Il était accompagné de Klavs Arnold. Les deux hommes s'assirent et attendirent, tandis que

leur chef était au téléphone. C'était la deuxième conversation téléphonique de Konrad Simonsen depuis le départ de la Comtesse. Il avait d'abord reçu un coup de fil du préfet de la police du Zealand du Nord, lequel l'avait assuré de sa pleine collaboration, ce qui était une condition essentielle à la réussite de leur mission. Ce qui était moins bon, c'était que l'homme ne cessa de le lui répéter. Konrad Simonsen suspectait qu'il avait été appelé par le directeur général de la police, mais il ne lui avait pas posé la question. Et quand la conversation fut enfin terminée, il reçut un coup de fil de sa fille sur son portable. Elle était passablement énervée. Évidemment, cela concernait l'annulation de la fête d'anniversaire d'Arne Pedersen. Il se contenta surtout de l'écouter, il n'avait de toute façon guère le choix, en s'étonnant de la puérilité de ses tirades. Elle était désormais agent titulaire à la police de Glostrup et avait récemment fait preuve d'un grand potentiel en tant qu'enquêteur criminel. Malgré tout, elle avait manifestement encore beaucoup à apprendre. Il lui fallait notamment gagner en maturité, se dit-il, tandis qu'il levait son index et son majeur pour indiquer à Arne Pedersen et à Klavs Arnold qu'il serait bientôt à eux. Quelques instants plus tard, à bout de patience, il finit par raccrocher brutalement. Il avait du travail, aussi peu importe comment elle le prendrait. Il mit son téléphone en mode silencieux et le balança sur son bureau. Arne Pedersen, qui avait fait le lien, se justifia :

— Ta fille et Louise étaient en pétard quand tu as appelé. Je suis désolé, mais je n'ai rien à voir là-dedans.

Klavs Arnold évita à Konrad Simonsen d'avoir à répondre. *On se met au boulot ?* Et Konrad Simonsen leur exposa toute l'affaire, comme il l'avait fait précédemment pour la Comtesse. Puis il sortit une carte formée de six feuilles A4 collées ensemble et dit à son adjoint :

— Tu files à Stasevang relever la Comtesse. Là-bas, tu engageras la garde civile, je veux que ce bois, ce bois et ce bois soient passés au peigne fin cette nuit. Le soleil va se coucher dans une heure et d'après les prévisions météo il va geler. Je veux aussi savoir si quelqu'un a vu des voitures en stationnement

dans les chemins qui traversent Stasevang, en particulier, bien sûr, là où les chiens ont perdu la piste de la gamine.

— T'as pas dit qu'elle avait été emmenée par un homme ? demanda Klavs Arnold.

Klavs Arnold était un homme de trente-six ans, grand et robuste, au crâne rasé et à la barbe soigneusement entretenue, doté d'un tempérament calme, du moins d'ordinaire. Il était originaire d'Esbjerg. Konrad Simonsen lui répondit :

— Si. D'après les déclarations de deux fillettes de quatre ans. Allez, dépêche-toi, Arne. Le temps ne joue pas en notre faveur.

Une fois Arne Pedersen parti, Konrad Simonsen donna ses consignes à Klavs Arnold. Il devait se charger des puéricultrices et des auxiliaires, de tout le personnel du jardin d'enfants, en fin de compte, et tâcher de savoir si l'un d'eux avait vu ou entendu quelque chose.

— Surtout Dorthe Ebert et Kasper Sonne, les deux adultes qui étaient présents sur place au moment où la fillette a disparu. Ils nous ont sûrement déjà dit tout ce qu'ils savaient, mais interroge-les quand même une nouvelle fois.

Klavs Arnold, qui avait lui-même cinq enfants, et qui, par expérience, avait quelques connaissances en matière de réglementation des structures accueillant des enfants, demanda, surpris :

— Deux adultes pour dix-sept enfants ? Mais c'est complètement irresponsable.

— Il y en avait une troisième, mais elle a été prise de migraine et est rentrée chez elle en taxi une heure avant la disparition d'Ida. En tout cas, c'est comme ça. Bon courage, et appelle-moi si tu as quelque chose d'intéressant.

Puis Klavs Arnold s'en alla aussi. Tout à coup, le bureau parut vide et Konrad Simonsen se sentit seul. Il se mit à regarder par la fenêtre, qui, bientôt, lui fit l'effet d'une surface sombre et menaçante. Il détestait les affaires où des enfants étaient impliqués. Comme tous les autres enquêteurs criminels. Et tandis que, par des messages téléphoniques répétés et quelques conversations privées, ses collaborateurs les plus proches et lui se libéraient peu à peu de leurs tâches, la

déclaration stéréotypée de la préfète à propos de l'importance cruciale des premières vingt-quatre heures se faisait de plus en plus pesante. 19 heures. 18 heures. Il vit la Comtesse à la télé, elle s'en tira parfaitement bien, comme il l'avait prévu. 17 heures. C'était comme si l'aiguille des minutes de sa montre tournait à toute allure. Pour s'occuper, il se consacra à ses dossiers, ne pouvant rien faire d'autre, sinon continuer d'espérer. 16 heures. 15 heures. Et enfin, un peu avant 23 heures, alors qu'il avait enfin presque terminé, son téléphone sonna. Il vit sur l'écran que c'était Klavs Arnold, et il attendit quelques secondes avant de décrocher. Pourvu qu'ils l'aient retrouvée. *Pourvu qu'ils l'aient retrouvée*. La dernière pensée magique, il la dit à voix haute. Puis il décrocha.

Mais sa prière ne fut pas entendue. Le Jutlandais, visiblement fatigué, l'informa que Kasper Sonne avait disparu.

3

Le grand-père paternel de Konrad Simonsen avait été quelqu'un de dévot. Il croyait en Dieu le père, en Jésus-Christ, à la nature mauvaise de l'homme, au péché et au châtiment, mais pas tellement au pardon. Jusqu'à sa mort, il avait été un homme distingué et sec, avec un regard soucieux et une bouche qui jamais ne souriait. Et quand il se disputait avec son fils, sa voix de tonnerre retentissait dans toute la maison. Le père de Konrad Simonsen détestait la religion sous toutes ses formes et variantes. Il ne tolérait pas la moindre prière ou parole biblique sous son toit, et par-dessus tout, il interdisait au vieux de dispenser ses prêches sinistres devant Konrad. Sinon, la porte était grande ouverte. Ils s'étaient crié dessus chaque fois que son grand-père leur rendait visite. Souvent pendant des heures, toutefois entrecoupées de pauses café au cours desquelles aucun des deux ne pipait mot.

Une fois chez lui, Konrad Simonsen accrocha son manteau à la patère de l'entrée et se laissa tomber dans le canapé. La Comtesse lui avait préparé du thé. La tasse, posée sur la table basse, était déjà froide. Elle était assise dans un fauteuil et lui tenait la main, qu'elle caressait avec un doigt. Il lui dit, sur un ton inquiet, comme s'il avait du mal à soutenir cette pensée :

— Quand on habitait à Haslev, tu sais, avant qu'on déménage à Køge, deux petits voisins sont morts dans une gravière. Ils avaient neuf et dix ans, ils étaient à peine plus âgés que moi.

— Quelle horreur.

— Oui, c'était terrible. Mais le plus bizarre dans tout ça, c'est que mon père a appelé mon grand-père, tu sais, le bigot, pour lui demander de venir parler aux parents. Et les aider à donner un sens à ce qui était un non-sens.

— Pourquoi est-ce que tu me racontes ça maintenant ?

— C'est que… chaque fois qu'on travaille sur des affaires impliquant des enfants, eh bien… j'envie mon grand-père, je ne sais pas… disons que, dans ces cas-là, je voudrais bien avoir un peu de sa foi.

Elle lâcha sa main, elle la repoussa presque.

— Oui, on a tous des souvenirs qui remontent quand on est confronté à des situations de ce genre.

Le ton de sa voix était presque agressif, puis il se souvint qu'elle avait elle-même eu un petit garçon qui était mort en bas âge. Il lui demanda pardon, mais cela ne fit qu'empirer la situation. Au bout d'un long moment, la Comtesse finit par se ressaisir et rompre le silence :

— Ne sois pas si pessimiste, Simon. On n'est pas sûrs du tout que la gamine soit morte. Et pour parler d'un autre sujet, Anna Mia a appelé, elle est furieuse contre toi. Tu pourrais pas arrêter un peu de te quereller avec elle ? Tu sais dans quel état ça te met, après.

— Elle est complètement immature. Et égocentrique, pardessus le marché.

Il lui raconta ce qui s'était passé, sans parvenir à gagner son soutien. Comme d'habitude, elle refusait de s'en mêler. Puis, contre toute attente, elle lui reprit la main.

— Anna Mia a une grande nouvelle à t'annoncer.

Elle affichait soudain un sourire malicieux. Naturellement, il se tendit :

— Qu'y a-t-il ?

— Ça peut attendre un peu, finissons-en d'abord avec notre affaire. Tu as autre chose ?

Konrad Simonsen lui dit que Kasper Sonne avait disparu. Il n'avait rien d'autre à lui annoncer.

— À part que je ne vais pas tarder à partir. Je dois me rendre à Stasevang. Il faut juste que je me repose un peu avant.

Mais non, il ne prendrait pas la voiture. Et ce n'était pas négociable.

— Je vais demander qu'ils envoient quelqu'un pour te conduire là-bas. Il est hors de question que tu prennes le volant, tu n'as plus vingt ans, Simon.

Cette fois, il libéra lui-même sa main avant qu'elle ne la lâche. La Comtesse quitta la pièce, furieuse après lui, il en était convaincu, même s'il n'avait pas pu voir son visage. Peut-être parce qu'il s'était attendu à ce qu'elle soit contrariée du fait qu'il travaille aussi tard. Il se redressa et se dit que ce serait tellement agréable de pouvoir rester allongé. Quelques instants plus tard, elle était de retour.

— Ils seront là dans vingt minutes, et si toi tu n'as pas d'autres infos, moi si.

L'annonce de la disparition de la fillette à la télévision avait donné lieu à de nombreux appels. Malheureusement, aucun des témoignages qu'ils avaient reçus jusque-là n'était exploitable. Ils espéraient que la journée du lendemain serait plus fructueuse. Konrad Simonsen secoua la tête d'un air dubitatif. La Comtesse dit :

— Plusieurs des puéricultrices nous ont déclaré avoir vu, de temps en temps, un homme avec des jumelles, près de sa voiture, sur le petit parking où le bus scolaire dépose les enfants. C'est à environ cent mètres du jardin d'enfants. Il se poste derrière sa voiture et observe apparemment les enfants, même si, bien sûr, il est difficile de savoir précisément ce qu'il regarde. Il peut rester comme ça pendant une heure, voire une heure et demie, mais si l'une des puéricultrices s'approche, il remonte dans sa voiture et disparaît aussitôt. C'est le père d'Ida Andersen qui m'en a parlé le premier. Comme c'est un collègue, les puéricultrices lui avaient tout raconté, ils voulaient savoir si c'était légal. J'ai vérifié auprès de Klavs, qui a aussi parlé avec les employés, et il semblerait que cet homme existe bien. Mais il est sur la voie publique et il a parfaitement le droit de faire ce qu'il fait… enfin, je veux dire, personne ne peut affirmer que ce sont les enfants qu'il observe, et il est tellement loin que c'est difficile à déterminer. Ils l'appellent l'homme aux jumelles.

— Il était là aujourd'hui ?

— Non, dans ce cas on t'aurait informé tout de suite. La dernière fois qu'ils l'ont vu, c'était lundi la semaine dernière.

— On sait à quoi il ressemble ?

— Malheureusement non, il se tient systématiquement derrière sa voiture. C'est un homme de taille moyenne, c'est tout ce qu'on a.

— Et sa voiture ?

— On sait qu'elle a quatre roues et qu'elle n'est peut-être pas blanche. Autrement dit, on n'a rien du tout.

— Intéressant, on s'occupera de ça demain. Et à propos de demain, j'ai l'intention de faire appel à Anica, on manque un peu de jeunesse dans l'équipe. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il savait pertinemment que le sujet prêtait à controverse. Anica Buch était une jeune policière qui avait aidé la brigade criminelle sur une grosse affaire, quelques mois plus tôt. Elle avait clairement démontré son potentiel d'enquêtrice, malheureusement elle s'était aussi distinguée par son manque de loyauté, pour le dire en des termes modérés.

S'il s'était attendu à être soutenu, il s'était trompé.

— Je trouve que c'est une très mauvaise idée, et elle ne fera certainement pas l'unanimité.

Il abandonna le sujet à contrecœur, cela devrait attendre le lendemain. La Comtesse enchaîna avec des préoccupations d'ordre pratique.

— Est-ce que tu as mangé quelque chose, au moins ?

— Non, je n'ai pas eu le temps.

— OK, dans ce cas, je te prépare un thermos de café et quelques sandwichs que tu pourras emporter là-bas.

Lorsqu'elle se leva, il demanda :

— C'était quoi cette histoire avec Anna Mia, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Que tu étais un idiot.

— Oui, elle me l'a dit aussi plusieurs fois.

— … et aussi qu'il fallait que je te dise que tu ne mérites pas du tout de devenir grand-père.

Il ne sut pas comment réagir. Un enfant surgit, un enfant disparaît, il songea à Ida. Puis il s'en voulut d'avoir de telles

pensées. Il devrait être content, heureux même. Des bottes fourrées, un pull en polaire, une combinaison d'hiver, des moufles, une cagoule et une écharpe – elle était suffisamment bien équipée pour survivre à une nuit glaciale. Et puis merde. 10 heures.

4

Cette nuit-là, Konrad Simonsen et Arne Pedersen ne dormirent que deux heures. Konrad Simonsen avait convoqué toute l'équipe dès 7 heures du matin à la préfecture pour une réunion. Les recherches de la nuit n'avaient rien donné, ce qui ne surprit personne, c'est pourquoi les battues reprendraient dès le lever du jour dans un périmètre élargi.

La Comtesse avait apporté le petit-déjeuner : des tartines, du fromage et du jus de fruits. Klavs Arnold arriva avec dix minutes de retard et fut accueilli par le regard furibond de son chef, qu'il s'appliqua à ignorer. Dehors, il faisait toujours noir. Ils mangèrent en prenant leur temps, mais n'échangèrent guère de paroles, puis Konrad Simonsen se lança :

— Il est très peu probable qu'on la retrouve dans les environs de Stasevang, on peut garder espoir, mais je n'y crois plus trop. Les chiens ont perdu sa piste hier près du chemin forestier qui traverse Stasevang d'est en ouest et qui s'appelle Kæmpehøjvej. C'est à cinq minutes d'Isterødvejen en voiture. Mais pour l'instant, on n'a encore trouvé personne qui aurait aperçu des véhicules garés à cet endroit, et je doute qu'on en trouve. Cette forêt est complètement déserte. L'hypothèse de l'enlèvement est malheureusement la plus réaliste, et comme sa famille n'a reçu aucune demande de rançon, il y a de fortes chances que le mobile soit d'ordre sexuel. Je suis désolé, mais j'ai du mal à imaginer que ça puisse être autre chose, même si je n'ai aucune certitude.

Il lança un regard à la ronde et vit les autres hocher la tête avec gravité, ils étaient du même avis que lui.

— Il y a trois points que nous devons clarifier au plus vite. Le premier concerne ses deux camarades de jeu. La Comtesse, c'est toi qui t'en chargeras. Ce qui nous intéresse surtout, c'est de savoir si l'homme qui l'a emmenée avec lui dans le bois a pris un enfant au hasard ou s'il avait choisi Ida à l'avance. Bien sûr, il est peu probable que ses petites camarades le sachent, mais essaie d'obtenir tout ce que tu peux. Tu as contacté les parents ?

Oui, elle devait passer à 9 heures chez une des fillettes où l'autre serait aussi. Et elle avait décidé de se faire accompagner par une pédopsychiatre. Konrad Simonsen approuva son initiative et poursuivit :

— Il y a ensuite l'auxiliaire de puériculture Kasper Sonne, qui a disparu. Klavs, c'est pour toi.

Klavs Arnold prit la parole :

— Personne ne sait vraiment quand il a disparu, mais ce qui est certain c'est qu'il n'était pas dans le bus qui a ramené les enfants à Copenhague. Hier matin, comme il était en retard, il s'est rendu directement à Stasevang avec sa voiture, une Volvo 240 bleu clair, qu'il a garée sur le parking. Mais on ne sait ni quand ni pourquoi il est parti. Il vit avec sa petite amie, qui s'appelle Christina Thomsen, dans le quartier de jardins ouvriers Mozart, à Sydhavnen. Mais ils n'habitent pas dans un cabanon, ils louent un appartement dans le sous-sol d'un pavillon. La copine aussi est introuvable et il n'y a aucune trace non plus de la voiture. Ils n'ont pas passé la nuit à l'appartement, mais j'ai fait placer le pavillon sous surveillance et si l'un d'eux réapparaît, j'en serai aussitôt averti.

— Tu crois que c'est lui ? demanda Arne Pedersen.

— C'est possible. Il peut l'avoir embarquée dans la forêt, l'avoir cachée quelque part et être revenu la chercher plus tard avec sa voiture. Et peut-être qu'il a influencé les témoignages des fillettes en les manipulant d'une manière ou d'une autre, après tout elles n'ont que quatre ans. Mais ça ne paraît pas particulièrement crédible. C'est juste étrange qu'il ait disparu. Et sa copine aussi.

— Il était supposé travailler, aujourd'hui ?

— Oui, il aurait dû commencer à 6 heures, mais il n'est pas venu. Même chose pour Christina Thomsen, elle est femme

de ménage à l'hôtel Bella Sky, qui se trouve à Amager, à environ un kilomètre de son domicile, mais elle s'est fait porter malade hier soir.

— Tu vas peut-être aussi nous expliquer où se trouve Amager ? fit Arne Pedersen pour taquiner son ami et collègue jutlandais.

Konrad Simonsen intervint :

— Est-ce que Kasper Sonne a prévenu pour dire qu'il était malade comme sa copine ?

— Non, il ne s'est juste pas présenté à son travail. En tout cas pas pour l'instant.

— Tu as des photos de lui ?

— Oui.

— Alors diffuse-les.

Mais Klavs Arnold n'était pas d'accord.

— On ne ferait pas mieux d'attendre quelques heures avant de les impliquer dans une affaire de ce genre ?

— Tu ne crois pas qu'on a d'autres priorités actuellement ?

Konrad Simonsen avait raison, Klavs Arnold le concéda, mais il voulait quand même se laisser un peu de temps. Il s'expliqua :

— Ils ont tous les deux des casiers judiciaires assez chargés qui datent de l'époque où ils habitaient à Viborg. Kasper Sonne a été jugé et condamné pour violences, trafic de stupéfiants, recel, vol et possession d'armes ; Christina Thomsen pour trafic de stupéfiants, recel et arnaque à l'assurance. Ils sont en sursis.

La Comtesse donna son avis à son tour :

— C'est un drôle d'argument pour ne pas les faire rechercher. Je trouve au contraire que c'est une bonne raison pour le faire.

— Oui, je comprends ton raisonnement, mais j'ai parlé avec une collègue de Viborg qui les connaît très bien, et elle est absolument convaincue qu'ils ne pourraient jamais enlever un enfant. Ni l'un ni l'autre. Et j'ai totalement confiance en son jugement, j'ai travaillé avec elle à une époque. Ils sont venus s'installer à Copenhague pour prendre un nouveau départ, tirer un trait sur leur ancienne vie et…

Le Jutlandais se battait de toutes ses forces pour tenter de convaincre ses collègues. Konrad Simonsen intervint :

— Tu as jusqu'à 10 heures, Klavs, ensuite tu lances les avis de recherche.

Klavs Arnold approuva, c'était un compromis raisonnable.

Konrad Simonsen passa ensuite à son troisième et dernier point. Il s'agissait du mystérieux "homme aux jumelles". Après avoir fait le tour des quelques informations qu'ils avaient sur lui, il ajouta :

— J'ai conscience qu'on n'a pas grand-chose, mais il faut quand même qu'on essaie de l'identifier. Arne, ce sera ta mission. Et je veux que tu prennes Anica Buch avec toi, j'ai décidé de lui donner une nouvelle chance.

Arne Pedersen et Klavs Arnold sursautèrent sur leurs chaises, c'était totalement ridicule, et tous protestèrent vivement.

— T'es pas sérieux, Simon, dit Arne Pedersen, tandis que Klavs Arnold était plus direct : Alors ça, jamais je rebosserai avec elle, tu peux toujours courir.

La bouche de la Comtesse formait comme un trait, c'était sa façon à elle de marquer sa désapprobation. Konrad Simonsen se leva, prit une profonde inspiration, réfléchit un instant et éleva la voix :

— C'est moi seul qui décide qui travaille avec qui, et j'attends de vous que vous souteniez mes décisions et que vous coopériez pleinement. Si vous n'en êtes pas capables, je vous suggère de vous trouver une autre affectation avant que je le fasse pour vous.

Ils gardèrent tous le silence pendant un long moment, mais l'atmosphère était lourde. Konrad Simonsen les dévisagea tour à tour, de son regard furieux, en plissant les yeux, comme s'il avait souhaité que l'un d'eux réplique. Mais aucun ne le fit, ils n'osèrent même pas affronter son regard, pas même la Comtesse. Pour finir, c'est elle qui capitula pour eux trois.

— D'accord, on fait comme ça. Et oui, on va coopérer et tu as tout notre soutien, mais on ne pourrait pas faire une pause pendant cinq minutes, histoire de prendre un peu l'air ?

Sur ce, elle se leva et partit. Konrad Simonsen ne put s'y opposer, même si c'était un acte de provocation manifeste.

Klavs Arnold lui emboîta le pas, tandis qu'Arne Pedersen resta assis à sa place. Il dit prudemment :

— C'était vraiment nécessaire, Simon ?

— Oui, tout à fait.

— Il y a des fois où je ne te comprends pas.

— Quand ce sera toi le chef, tu pourras introduire toute la démocratie et la collégialité que tu voudras, mais tant que je suis aux commandes, c'est moi qui décide ce qui est négociable et ce qui ne l'est pas. Anica Buch est une excellente enquêtrice, et on a sacrément besoin d'un bon coup de jeunesse dans notre équipe.

Arne Pedersen s'abstint de répondre, mais se frotta longuement les yeux, il avait sommeil, et comme si c'était contagieux, Konrad Simonsen se mit à l'imiter. Puis, Arne Pedersen déclara :

— Nos parties d'échecs me manquent, ça fait un bail qu'on s'est pas fait une soirée ensemble. Et ça fait combien de temps que t'es pas passé à la maison ? Ça aussi, ça me manque. T'es pas venu nous voir une seule fois depuis qu'on a emménagé ensemble, avec Louise. Elle te craint, tu sais ? Même si elle ne veut pas l'admettre, et… Enfin, ce serait sympa que tu passes un de ces quatre.

Konrad Simonsen s'apprêtait à demander comment il était possible que Louise le craigne alors qu'ils ne s'étaient encore jamais vraiment vus, mais Klavs Arnold fit irruption dans le bureau.

— Christina Thomsen est retournée à son appartement, annonça-t-il. Elle vient tout juste de rentrer. Et avec leur voiture. Je peux y aller tout de suite ?

Quelle question ! Konrad Simonsen n'arriva pas à déterminer si son subordonné était ironique ou s'il avait tout simplement été intimidé par la récente colère de son chef. C'est Arne Pedersen qui répondit : "Bien sûr que oui. Allez, vas-y, file !" Et lorsque Konrad Simonsen finit par donner son approbation, le Jutlandais avait déjà disparu.

5

Il ne faisait pas encore complètement jour quand Klavs Arnold se présenta au domicile de Kasper Sonne et Christina Thomsen. La maison se révéla être une vieille demeure bourgeoise à étage en briques rouges à laquelle on accédait par un perron. Elle était sinon délabrée, du moins mal entretenue, avec ses menuiseries blanches à la peinture écaillée, ses tuiles couvertes de mousse rouge sombre et sa façade envahie de vigne vierge jusqu'au toit. Il entendit un train passer près de la maison et une maman qui disputait ses enfants pour qu'ils avancent plus vite. À part cela, le quartier était calme.

La policière en charge de la surveillance était assise dans une voiture, à une vingtaine de mètres de l'entrée du petit jardin étroit qui précédait la maison. Il alla lui parler, et lorsqu'il arriva à proximité, elle baissa la vitre de sa portière. Klavs Arnold la salua et s'excusa de ne pas avoir apporté un thermos de café, ce qui n'aurait sans doute pas été du luxe. Elle bâilla sans pudeur. On aurait dit qu'elle avait dormi, mais elle avait parfaitement accompli sa mission.

— Il faut que tu fasses le tour de la maison, tu verras, il y a un escalier qui mène au sous-sol. C'est là, tu n'auras qu'à descendre. Il n'y a pas de sonnette, tu devras frapper à la porte. Si elle n'ouvre pas, il y a une clé dans le pot de fleurs qui se trouve à gauche en haut de l'escalier.

— T'es entrée ?

— En voilà une drôle de question. Ce serait illégal.

— Donc, tu es entrée ?

Elle fronça les sourcils et le fixa un instant d'un air soupçonneux avant de répondre :

— Si tu me le demandes officiellement, la réponse est non, mais je voulais m'assurer qu'il n'y avait bien personne dans l'appart. Et puis je l'ai fait aussi pour la gamine. Enfin, je veux dire, le temps joue contre nous, pas vrai ?

Il la remercia, sur quoi elle bâilla de nouveau et lui demanda si elle pouvait partir ou s'il fallait qu'elle attende. Klavs Arnold lui dit de rester.

Après avoir toqué vigoureusement à la porte à plusieurs reprises sans aucun résultat, Klavs Arnold alla chercher la clé qui était effectivement cachée dans le pot de fleurs et ouvrit. Son "Police, il y a quelqu'un ?" demeura sans réponse jusqu'à ce qu'il entende de l'eau qui coulait d'un robinet derrière une porte à laquelle il frappa bruyamment du plat de la main. Christina Thomsen entrouvrit et lui demanda de lui montrer sa carte de police. Curieusement, elle ne semblait pas effrayée. Il leva sa carte à hauteur des yeux de la jeune femme sans pouvoir la voir. Elle dit d'un ton interrogatif :

— Klavs Arnold, police criminelle.

— Oui.

— Vous voulez bien aller attendre dans le jardin, Arnold ? Je vous rejoins dans une minute.

Il hésita, et elle lut dans ses pensées.

— Il faut que je m'habille, mais si vous insistez, vous pouvez prendre mon téléphone. Il est posé sur l'étagère, dans la chambre, là derrière vous. Vous pouvez aussi rester, si on peut pas faire autrement, mais je préférerais tout de même être tranquille pour m'habiller.

Il répondit qu'il n'avait pas besoin de son téléphone et alla l'attendre dehors. Elle ne tarda pas à venir le chercher.

Christina Thomsen avait des cheveux blonds et longs jusqu'aux épaules, des traits réguliers, légèrement fatigués et une silhouette ronde avec une poitrine lourde. Elle avait un tatouage sur le dos de la main et une multitude de bagues aux doigts, toutes bon marché. L'un de ses yeux était tuméfié et rouge. Elle leur fit du café, du café en poudre, le genre qu'il détestait d'habitude, mais ce matin-là il lui trouva bon

goût. Peut-être était-ce une marque qu'il ne connaissait pas, ou bien peut-être qu'il était en manque de caféine. Ils prirent place chacun à une extrémité du canapé en cuir élimé. Il faisait sombre, elle avait éteint toutes les lampes, à l'exception d'une applique sur le mur derrière elle, et la petite quantité de lumière du jour qui pénétrait par le soupirail ne suffisait pas à éclairer convenablement la pièce. Par pure formalité, il lui demanda d'abord de confirmer son identité.

— Vous vous appelez Christina Thomsen et vous habitez ici avec Kasper Sonne, est-ce exact ?

Elle acquiesça. C'était bien cela.

— Que vous est-il arrivé, Christina ?

Elle lui répondit d'un air las, mais avec une étrange pointe d'humour dans la voix :

— Je suis tombée dans l'escalier ou je me suis cognée dans une porte. À vous de choisir.

— Et ça vous arrive souvent de vous cogner dans une porte ?

— Non, c'est la première fois depuis qu'on a quitté le Jutland que… que je me montre aussi maladroite.

Il ménagea une pause pour la forcer à poursuivre, ce qui fonctionna.

— Kasper peut devenir très mauvais quand il est bourré. Mais c'est rien. J'ai connu bien pire.

Sur ce, elle lui raconta tout. La veille, Kasper Sonne était rentré dans l'après-midi. Il était ivre et lui avait réclamé de l'argent. Elle lui avait donné ce qu'elle avait, un peu plus de quatre cents couronnes, mais elle en avait profité pour cacher ses clés de voiture, en échange de quoi elle avait récolté un œil au beurre noir.

— Je me suis enfermée dans les toilettes. Il a tambouriné contre la porte pendant un bon moment en hurlant, puis il a fini par laisser tomber et s'en aller.

— C'était courageux de votre part.

— S'il avait tué quelqu'un, ou s'il s'était tué, bien sûr… ça aurait été la merde. Ou même s'il avait juste perdu son permis… oui, enfin, ça n'aurait pas été si grave, finalement. Bref, ensuite, je suis allée chez une amie et j'ai dormi là-bas,

surtout parce que je n'avais pas envie d'être là quand il rentrerait, vous comprenez ?

Klavs Arnold comprenait parfaitement.

— On a essayé de vous joindre par téléphone, mais vous ne répondiez pas, Kasper non plus.

— J'avais oublié le mien, il est resté ici cette nuit. Celui de Kasper ne fonctionne plus, il a rendu l'âme avant-hier, et on n'aura pas les moyens d'en racheter un avant le mois prochain.

— Il est revenu ici cette nuit ?

— Je crois pas. Non, ça m'étonnerait.

Elle poursuivit d'elle-même :

— C'était la première fois qu'il était vraiment bourré depuis qu'on a déménagé. À Viborg… on avait une vie de merde… quand on était pas défoncés, on vivait constamment dans la terreur de voir débarquer des recouvreurs de dettes ou des psychopathes à qui on devait du fric, pour ne pas parler de la paranoïa. Maintenant, on se tient tranquilles, loin de la criminalité, de la dope et de l'alcool… comme la plupart des gens, et on gagne notre vie honnêtement.

Elle lui expliqua qu'elle avait entamé une formation de masseuse – avec de vrais massages, sans rien de sexuel ni autre chose de ce genre –, dans le but de devenir masseuse sportive, et son copain avait l'intention d'intégrer l'IUFM quand ils en auraient les moyens. Il la laissa parler, puis lui demanda :

— Pourquoi Kasper était-il soûl, hier, d'après vous ?

Elle le regarda d'un air déconcerté :

— C'est à cause de la fillette qui a disparu, évidemment. C'est d'ailleurs pour ça que vous êtes là, je suppose. Vous l'avez pas encore retrouvée ? Si ?

— Non, malheureusement. Vous avez une idée d'où je pourrais trouver Kasper ?

Elle en avait plusieurs, qu'elle passa en revue pour lui, et lorsqu'elle se rendit compte que sa connaissance du quartier était limitée, elle alla chercher un vieux plan. Quand elle eut terminé, il la remercia et dit :

— On va devoir emmener votre voiture pour qu'elle soit examinée par la Scientifique.

Cette annonce eut sur elle l'effet d'un coup de fouet, et elle se mit à protester avec véhémence. Elle débita tout un flot de paroles incompréhensibles.

— Détendez-vous, Christina, c'est juste la procédure.

Tant bien que mal, elle finit par se calmer.

— Vous vous trompez. Kasper n'a rien à voir avec la disparition de cette fillette, je peux vous le garantir.

— Dans ce cas, il n'a rien à craindre.

— Si vous le retrouvez, vous allez l'arrêter ?

— Oui.

— Vous voudrez bien me passer un coup de fil ?

Klavs Arnold lui en fit la promesse. En sortant, Klavs Arnold se dit qu'il reviendrait bien fouiller l'appartement. Il se dit aussi que les formations de masseuse coûtaient cher et que cela ne semblait guère être en adéquation avec leurs salaires d'auxiliaire de puériculture et de femme de ménage.

Klavs Arnold gara sa voiture sur le parking qui s'étendait devant le centre des impôts de Copenhague et remonta la rue Ved Stigbordene à pied en scrutant les alentours.

En arrivant à Sluseløbet, il repéra Kasper Sonne, assis sur un îlot artificiel formé de rochers, au milieu du pont qui menait à l'ancienne gare d'écluse – un charmant bâtiment jaune à toit rouge surmonté d'une tour en cuivre terni que Klavs Arnold était persuadé d'avoir déjà vu même si c'était la première fois de sa vie qu'il mettait les pieds ici. Le Jutlandais s'arrêta et observa l'auxiliaire de puériculture, assis sur son rocher tout au bord de l'eau et qui ne faisait rien d'autre que fixer le puissant courant devant lui. Un pêcheur matinal se trouvait aussi sur l'îlot, à l'opposé de Kasper Sonne, et était concentré sur sa ligne. On pouvait entendre la rumeur lointaine du trafic en provenance du Sjællandsbro, mais en dehors de cela l'endroit était absolument paisible.

Klavs Arnold enjamba la balustrade et descendit prudemment le long de l'empilement de rochers en prenant appui sur ses mains. La rosée du matin avait rendu les rochers

particulièrement glissants, et s'il tombait à l'eau il n'aurait aucune chance de résister au courant.

Kasper Sonne était un homme corpulent. Ses cheveux blonds étaient en bataille et son visage marqué avec une barbe de deux jours. Il grelottait dans son coupe-vent léger et une bouteille de schnaps dépassait d'une de ses poches. Ses yeux brillaient à cause de l'alcool et du manque de sommeil. Il se tourna tandis que Klavs Arnold se dirigeait vers lui. Puis il serra le poing d'un air menaçant et dit :

— Vous approchez pas de moi.

Sa voix était éraillée. Klavs Arnold leva les mains en signe d'apaisement et s'assit à un mètre de lui.

— Vous êtes flic ?

— Oui, et vous allez devoir me suivre.

— Non !

Il tira la bouteille de sa poche et la brandit comme une massue, puis se leva avec peine. Klavs Arnold se dit qu'il aurait mieux fait de se lever avant de sortir sa bouteille. Il se dit aussi que Kasper Sonne n'était plus si ivre que cela, et que le pire qui pourrait arriver, si l'homme passait à l'attaque, serait que l'un d'eux ou que tous les deux tombent à l'eau. Aussi décida-t-il de rester assis.

— Vous avez l'intention de me frapper avec cette bouteille ?

— Foutez-moi la paix ! Barrez-vous !

Il leva sa bouteille comme pour frapper, mais sans conviction, plutôt en guise de menace. Le pêcheur avait interrompu son activité et sorti son téléphone.

— Je vous préviens que je filme tout, si jamais ça tourne mal, dit-il d'une voix exaltée.

Klavs Arnold lui ordonna de déguerpir, puis s'adressa calmement à Kasper Sonne :

— Vous vous apprêtez à faire une grosse connerie, Kasper. J'ai pas envie de me battre avec vous, et surtout pas ici. Alors me forcez pas à le faire car vous n'avez aucune chance et vous allez juste avoir atrocement mal. Aucun de nous deux n'a rien à y gagner.

C'était une erreur, reconnut plus tard Klavs Arnold. Il aurait dû accepter le combat. Car Kasper Sonne était doué pour

décrypter les gens, et il en tira la bonne conclusion, à savoir que le Jutlandais avait raison, si bien qu'il renonça sagement à toute confrontation physique. Mais au lieu de le suivre, il laissa tomber sa bouteille, qui tinta contre les rochers, puis il s'accroupit et fixa Klavs Arnold d'un regard plein de douleur et de résignation.

— Non, Kasper, putain non, ne faites pas ça, pensez à votre copine, espèce d'idiot.

Il était trop tard. Kasper Sonne se laissa tomber dans l'eau et fut aussitôt emporté par le courant.

6

Parmi les collègues avec qui la Comtesse et Arne Pedersen avaient travaillé au fil des années, Anica Buch était probablement celle qu'ils avaient le moins envie de revoir. Mais ils n'avaient pas le choix, Konrad Simonsen avait insisté et tout ce qu'ils pouvaient faire, désormais, c'était d'essayer de tirer le meilleur parti possible de la situation, quels que soient leurs sentiments personnels. Ils attendaient dans le bureau de la Comtesse, en silence. À un moment, Arne Pedersen finit par demander :

— Tu as pu parler avec les deux gamines ? Ça a donné quelque chose ?

— On n'a pas de certitude, mais il semblerait qu'il s'intéressait à Ida en particulier. Apparemment, ses deux copines se trouvaient plus près de la forêt quand il l'a emmenée. Mais comme je viens de le dire : il semblerait et apparemment, c'est tout ce qu'on a pu obtenir.

— Tu n'étais pas accompagnée d'une pédopsychiatre ?

— Si, bien sûr, mais ça ne change rien à l'âge des gamines. Elles sont petites toutes les deux, et les renseignements qu'on peut en tirer à cet âge sont limités. Mais il m'est venu une tout autre idée, Arne.

— Laquelle ?

— On ne devrait pas veiller à ce que quelqu'un s'assure discrètement que les parents d'Ida, ou son grand-père, n'entrent pas en contact avec le ravisseur sans qu'on en soit informés ? C'est déjà arrivé par le passé, et rien que parce que ce sont des collègues… enfin, je veux dire, il vaudrait mieux qu'on le sache.

— On a déjà du monde chez eux vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Bien sûr, mais les parents comme le grand-père savent très bien comment faire pour nous court-circuiter, s'ils le veulent. Alors, ça ne vaudrait pas le coup qu'on les surveille d'un peu plus près ?

— Si, peut-être. Est-ce que c'est Simon qui…

Elle l'interrompit, non, ce n'était pas lui, mais ce genre d'initiative n'avait pas forcément besoin d'être de son ressort. Elle répéta sa question sur un ton excédé. Arne Pedersen lui promit qu'il verrait ce qu'il pouvait faire.

À 11 heures précises, on frappa à la porte. Ils prirent tous deux une profonde inspiration, se forcèrent à sourire et la Comtesse se leva pour aller ouvrir.

Anica Buch était une jeune femme brune de trente ans, grande, avec des traits slaves sans grande finesse. Elle avait débarqué d'ex-Yougoslavie alors qu'elle n'était qu'une enfant. Elle était en uniforme, mais sans casquette, et s'assit sur la chaise que la Comtesse lui indiqua. Son expression corporelle était fermée et elle avait du mal à les regarder dans les yeux.

Arne Pedersen lui servit un mensonge éhonté : les membres de la brigade criminelle avaient convenu qu'elle méritait qu'on lui donne une nouvelle chance de faire ses preuves. Après tout, sous certains aspects, la dernière enquête à laquelle elle avait participé s'était parfaitement déroulée, même si elle avait légèrement manqué de… d'esprit d'équipe. Mais ce n'était pas toujours facile non plus d'être la petite nouvelle et de trouver sa place au sein d'un groupe déjà soudé. La Comtesse, trouvant qu'il en faisait un peu trop, se signala d'un raclement de gorge, et Arne Pedersen se tut. Contre toute attente, Anica Buch prit alors la parole :

— Mais je me suis comportée comme une vraie salope. Alors pourquoi vous me reprenez ? C'est une décision de Simon ?

Elle regarda la Comtesse, qui se dit qu'elle était loin d'être idiote. Elle lui répondit froidement :

— Pour toi, c'est Konrad Simonsen ou le commissaire Simonsen, et si Arne te dit qu'on est d'accord, c'est qu'on est d'accord. Mais tu as épuisé ton quota de… appelons ça

“course en solitaire”. Si tu ne te reprends pas en main et si tu es incapable de jouer en équipe, alors tu dégages illico, et pour de bon cette fois. Et je ne parle pas uniquement de la Criminelle, mais de la police. C’est compris ?

Anica Buch acquiesça. Elle sembla même se détendre après la mise au point de la Comtesse.

— Est-ce qu’il faut que je vous présente mes excuses d’une manière ou d’une autre ?

La Comtesse secoua la tête, non, ce ne serait pas nécessaire, elle devait juste mettre la main sur un homme avec des jumelles.

Arne lui exposa l’affaire. Elle posa quelques questions, mais se contenta surtout de l’écouter. Puis ce fut au tour de la Comtesse. Elle étala une carte de Stasevang sur son bureau et lui montra où se trouvaient la forêt, le cabanon du jardin d’enfants avec sa pelouse et son aire de jeux, la prairie avec ses herbes folles et ses buissons, et enfin le parking. Elle poursuivit :

— Le parking, c’est un bien grand mot pour décrire cet endroit qui n’est en fait qu’un élargissement du chemin forestier menant à deux maisons, un peu plus loin en direction de la lisière sud de la forêt. Dans l’une vit une retraitée, l’autre est une maison de vacances. Demain, tu commenceras par la retraitée, et si ça ne donne rien, tu contacteras le chauffeur du bus qui assure le transport des enfants entre Østerbro et la forêt.

Le visage d’Anica Buch se renfrogna, comme si elle était déçue.

— C’est un peu maigre comme éléments. Mais…

— Mais quoi ?

— Mais je le trouverai quand même.

7

L'auxiliaire de puériculture Kasper Sonne aurait dû mourir le mercredi 9 février 2011, noyé dans le Sluseløbet, si le courant l'avait irrémédiablement entraîné vers le centre-ville. Cela aurait été normal, mais il en fut autrement… et rien ne se passa normalement.

Sur Havnestien, le sentier qui longeait la rive, sur l'île d'Amager, trois jeunes gens, deux femmes et un homme, faisaient leur jogging matinal. Tous trois étaient des sportifs de haut niveau, les deux femmes en tant que nageuses, l'homme en tant que joueur de handball. Lorsqu'ils virent Kasper Sonne passer devant eux dans l'eau, les deux nageuses échangèrent un regard, s'accordèrent d'un prompt hochement de tête, puis accélérèrent le tempo et dépassèrent bientôt l'homme en perdition. Lorsqu'elles l'eurent suffisamment devancé, elles retirèrent leurs chaussures et tenues de jogging à la hâte et se jetèrent à l'eau, puis se mirent à nager en se laissant dériver. Leur timing était parfait et elles rejoignirent l'homme en moins d'une minute. Avec une coordination remarquable, elles passèrent chacune un bras sous ses aisselles de manière à lui maintenir la tête hors de l'eau et repartirent tranquillement vers la berge, toujours sans chercher à lutter contre le courant. Elles touchèrent terre au niveau du pont de Bryggebro et commencèrent aussitôt à lui prodiguer les premiers secours, si bien que, quand l'ambulance arriva, il avait déjà repris connaissance.

Elles avaient livré une brillante prestation, aussi intelligente que courageuse.

La réaction du joueur de handball fut tout aussi courageuse, mais malheureusement pas très avisée. Il s'était jeté à l'eau peu de temps après les deux femmes, bien déterminé à les aider. C'était un grand gaillard, fort comme un taureau et bien entraîné, et il s'était mis à fendre les flots dans un crawl tout en puissance, en homme sûr de sa force. Mais en réalité il n'avait aucune chance, et quand, une heure après, on le retrouva à Kalvebod Bølge, il était déjà mort depuis longtemps.

Quatre heures plus tard, Klavs Arnold eut une altercation avec une interne de l'hôpital de Hvidovre. Le Jutlandais insistait pour parler à Kasper Sonne, qui avait été admis aux urgences. Dans l'idéal, il aurait souhaité embarquer le patient pour pouvoir l'interroger dans les locaux de la préfecture, mais il devait choisir ses batailles, et le simple fait d'obtenir l'autorisation de rendre visite à l'auxiliaire de puériculture était déjà bien assez difficile. Pour ne pas dire impossible. La médecin était du genre inflexible, et Klavs Arnold eut beau faire valoir qu'il agissait dans le cadre d'une enquête sur l'enlèvement d'une fillette de quatre ans, elle demeura totalement insensible à ses arguments. Elle avait la responsabilité de ce patient qui, de son avis médical, était durement éprouvé. Elle insista longuement et avec délectation sur l'expression *avis médical* tout en regardant la montre à son poignet, soit par arrogance, soit parce qu'elle était réellement pressée. Klavs Arnold avait été mis échec et mat, il n'y avait rien qu'il puisse faire. La médecin s'éloigna dans le couloir et il dut réprimer son envie de lui crier dessus.

La solution se présenta dix minutes plus tard sous la forme d'une infirmière qui ressemblait à une grande écolière, mais qui fit preuve d'une grande créativité et se montra d'un immense soutien pour la police.

Klavs Arnold était allé s'installer à la cafétéria, passablement amer et frustré. Il était en train de se passer les nerfs sur un sandwich au fromage insipide lorsqu'elle vint le trouver. Elle évalua tranquillement la situation en balayant la salle du regard une paire de fois, puis s'assit face à lui et dit d'un ton rapide :

— Kasper Sonne va sortir d'ici un quart d'heure par la porte qui donne sur Kettegård Alle.

— Je croyais qu'il dormait.

— En effet, mais il s'est réveillé.

— Ça mérite une explication. Je viens tout juste de me prendre la tête avec…

Elle l'interrompit, ça n'avait plus d'importance.

— Je l'ai réveillé et je lui ai dit que la police arrivait et qu'il fallait qu'il se dépêche s'il voulait vous échapper. Maintenant, il attend juste que ses vêtements ressortent du sèche-linge, ce qui ne saurait tarder.

— Donc il va bien ?

— Parfaitement bien.

Il la remercia et se leva, toujours avec son sandwich à la main. Elle le lui arracha, on ne se promène pas avec de la nourriture dans un hôpital. Puis elle lui montra le chemin.

Une bonne demi-heure plus tard, Kasper Sonne fut interpellé dans une des allées du cimetière de Risbjerg. On lui passa les menottes et cette fois Klavs Arnold ne prit aucun risque.

8

La table était recouverte d'une nappe aux couleurs du drapeau danois et de petits chocolats aux teintes vives. En bout de table, à la place de l'enfant dont on fêtait l'anniversaire ce jour-là, il y avait un petit drapeau, et ses huit invitées étaient réparties de part et d'autre. La fillette souhaitant avoir ses meilleures copines auprès d'elle, le plan de table avait été établi avec beaucoup de minutie et modifié plusieurs fois au cours des semaines qui avaient précédé l'événement. Mais à présent, elles étaient toutes assises là, dans leurs plus belles robes, sages et souriantes.

Au menu, il y avait des petits feuilletés de saucisse, des brioches aux raisins et des frites maison accompagnées de ketchup et de sauce rémoulade, puis de la glace pour ceux qui avaient encore faim, et évidemment du chocolat chaud et toutes sortes de sodas. Mais le clou du repas, c'était le gâteau d'anniversaire, un *layer cake* que la fillette et son père avaient passé des heures à confectionner dans la cuisine, dans la bonne humeur, préparant les couches, battant la crème, découpant les bananes et décorant le tout avec du chocolat et huit bougies disposées en un cercle parfait.

La fillette déballa ses cadeaux. D'abord quelques babioles de la part de ses copines, une jupe en tulle couleur framboise, un set de vernis à ongles, une jolie épée de princesse à motifs papillons, et pour finir le cadeau de son père. Les enfants, excitées, se mirent à faire des commentaires.

— C'est le nouvel iPhone, je reconnais la boîte. Waouh, ce que tu as de la chance, Heidi. J'aimerais bien être à ta place.

Et c'était effectivement le nouvel iPhone qu'elle avait si ardemment désiré sans oser l'espérer. Dès qu'elle eut déchiré le papier et aperçu le boîtier Apple, elle poussa un cri de joie, bondit de sa chaise, qui émit un crissement strident, et alla se jeter dans les bras de son père. Elle s'accrocha à son cou et l'embrassa.

— Merci, je suis trop contente, c'est le meilleur jour de ma vie !

Puis, son père apporta le gâteau, avec mille précautions pour éviter que les bougies ne s'éteignent. La fillette prit une profonde inspiration et souffla toutes les bougies d'un coup, si bien qu'on ne put la taquiner en lui disant qu'elle avait des amoureux. Le père distribua des parts de gâteau à toutes celles qui en voulaient, puis vint le moment d'entonner la chanson d'anniversaire.

— La moderne ou la traditionnelle ?

Elle opta pour la version moderne, avec tambour, guitare et trombone. C'était son privilège de choisir les instruments, même si ses copines tentèrent de l'influencer.

Et elles se mirent alors à chanter, de leurs voix cristallines d'enfants :

Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire,
Joyeux anniversaire, Heidi, joyeux anniversaire

Tout à coup, quelqu'un frappa à la porte de la salle à manger et l'ouvrit aussitôt. Le père se retourna, lança un regard furibond au nouvel arrivant et dit, sur un ton agacé :

— Tu ne devais pas passer ce soir ?

— Si, mais ça ne pouvait pas attendre. J'ai quelques photos auxquelles je voudrais que tu jettes un œil. Elles sont vraiment réussies.

— Tu ne vois pas que je suis occupé ?

Il n'obtint pas de réponse, mais il s'y attendait. Qu'aurait bien pu dire son jeune ami, de toute façon ? Il porta ses deux index à ses tempes et les massa, ferma les yeux et resta comme cela un instant, tête penchée. Puis il les rouvrit et demanda d'une voix triste :

— Tu crois que je ne sais pas qu'il n'y a pas d'enfants ?

— Si, bien sûr que tu le sais.

— Je n'ai plus d'enfant, ma fille est morte. Ces enfoirés l'ont tuée. Elle aurait eu huit ans aujourd'hui.

— Non, elle aurait eu onze ans à Noël, et c'est la troisième fois cette année que tu fêtes son anniversaire. Je peux prendre une part de gâteau ? Il a l'air délicieux.

9

Dans la salle d'interrogatoire numéro deux de la préfecture de Copenhague, Kasper Sonne était en pleurs. Les larmes coulaient le long de ses joues et se perdaient dans sa barbe de deux jours, que quelques-unes parvenaient à traverser pour tomber dans l'assiette qui se trouvait juste devant lui, et qui contenait quatre tartines auxquelles il n'avait pas touché. Konrad Simonsen était assis en face de lui, de l'autre côté de la table, et l'observait. Non sans éprouver une certaine compassion. Il finit par dire :

— Il faut que je sache ce qu'il lui est arrivé, Kasper. Et je continuerai jusqu'à ce que vous me l'ayez dit. Mais pour l'instant, je vais vous laisser manger vos tartines et boire votre lait tranquillement, je reviens dans un quart d'heure.

Kasper Sonne ne répondit rien. Au lieu de cela, il prit la serviette qu'on lui avait apportée avec son repas, s'essuya sous le nez, puis repoussa son assiette et posa sa tête sur la table, les bras croisés sur la nuque, comme pour se protéger. Konrad Simonsen quitta la pièce.

La Comtesse avait déjà rendu son verdict.

— Ce n'est pas lui, on n'a aucune raison de continuer à lui mettre la pression.

Arne Pedersen était moins sûr, tout comme Konrad Simonsen. Il déclara d'une voix calme :

— Il faut qu'on soit absolument sûrs, on n'a pas le choix. On lui laisse une demi-heure et on retourne le voir. Comtesse, je voudrais bien que tu viennes avec moi, la prochaine fois, tu crois que tu en auras la force ?

— Tout ce qu'on va finir par obtenir, si on continue comme ça, ce sont de faux aveux.

— Ce n'était pas ça, ma question.

Elle agita une main en l'air, d'un air agacé. Bien sûr qu'elle en aurait la force, ce n'était pas le problème.

— Il y a à manger pour nous dans mon bureau, annonça Arne Pedersen, pragmatique, et il les devança.

C'est alors que son téléphone sonna. Il décrocha, écouta et dit d'une voix hésitante : "Oui, bien sûr que tu peux, mais tiens-moi informé."

— C'était Anica. Un truc sans importance. Ce qui me chiffonne, à propos de Kasper Sonne, c'est qu'il a parcouru les bois à sa recherche et qu'ensuite, après avoir laissé tomber, il est retourné à sa voiture, en passant à travers l'aire de jeux, et est parti sans qu'aucun collègue ne l'ait remarqué. À ce moment-là, ils étaient plus d'une vingtaine sur place !

L'explication de Kasper Sonne était simple. Après qu'Ida avait disparu et que la police, ainsi que trois employés du jardin d'enfants étaient arrivés à Stasevang, il avait pris l'initiative de partir chercher la fillette dans la forêt. Il avait mauvaise conscience car Ida était sous sa responsabilité. Après l'avoir cherchée pendant plusieurs heures, il avait fini par renoncer et regagner sa voiture pour rentrer à Copenhague. À Isterød, il s'était arrêté dans une station-service et s'était acheté deux packs de six bières, qu'il avait en grande partie bues en l'espace de quelques heures sur une aire de repos de Lundtofte. Ensuite, il était rentré chez lui, s'était disputé avec sa copine, l'avait même frappée, puis s'était rendu à Sluseløbet, où il avait passé la nuit à pleurer et à boire, jusqu'à ce que Klavs Arnold débarque. Ses achats à la station-service avaient été confirmés, mais pas sa halte à Lundtofte, où aucun témoin ne l'avait vu. Et puis, un point n'était pas très clair : au cours de la perquisition à son domicile, la police avait découvert quarante mille couronnes, ce qui collait assez mal avec la version de Christina Thomsen, selon laquelle il lui avait demandé de l'argent quand il était rentré. En revanche, rien dans son ordinateur ni dans son passé n'indiquait qu'il ait pu avoir des penchants pédophiles.

La Comtesse commenta l'argument d'Arne Pedersen :

— En admettant qu'il l'ait attachée quelque part dans les bois et qu'il soit revenu la chercher plus tard avec sa voiture, il aurait quand même fallu qu'il retourne jusqu'à son véhicule et qu'il reparte sans que personne le voie, ou se souvienne l'avoir vu. Alors ça ne prouve rien. Je ne crois pas que ce soit lui.

Elle se tourna vers son mari, qui soutint son regard et dit :

— Moi non plus, je n'y crois pas, mais est-ce que tu peux l'exclure complètement ? Ça m'intéresserait beaucoup de le savoir.

Elle se força à réfléchir, même si la réponse était évidente. Pour finir, elle admit :

— Non, je ne peux pas l'exclure.

Sur ce, Konrad mit fin à la discussion :

— Allons manger, ensuite on se remet au travail.

Quand l'interrogatoire reprit, Kasper Sonne s'était ressaisi. Il avait mangé deux tartines et paraissait désormais plus résigné qu'abattu. Comme s'il avait compris qu'il ne pouvait rien faire pour échapper à son destin et qu'il l'avait accepté. Konrad Simonsen commença doucement par les formalités et quelques explications pour les besoins de l'enregistrement :

— Comme le veut la procédure, je dois vous informer que vous avez toujours droit à la présence d'un avocat. C'est ce que vous souhaitez ?

Kasper Sonne marmonna un non. Konrad Simonsen le pria de parler plus fort.

— Non, avocat ou pas, quelle importance ? Ça changera rien de toute façon.

— Concernant les quarante mille couronnes que nous avons découvertes chez vous et votre compagne, vous prétendez qu'il s'agit d'argent que vous aviez économisé à l'époque où vous viviez à Viborg. Comment êtes-vous parvenu à mettre autant de côté alors que vous bénéficiez des aides sociales ?

— On a donné dans toutes sortes de conneries, surtout dans le trafic de drogue, des trucs comme ça. On revendait de l'ecsta, et pendant nos six derniers mois à Viborg on a économisé pour pouvoir se barrer. On voulait prendre un nouveau départ.

— Ce n'est pas logique que vous ayez menacé Christina pour qu'elle vous donne quatre cents malheureuses couronnes,